

### **L'histoire, une « halte pour reposer la conscience » (Patrick Boucheron) ?**

Ce livre est dédié à des lycéens de terminale, et à des étudiants de premier cycle universitaire qui se destinent à l'étude de l'histoire et des humanités : qu'ils préparent un concours (Sciences Po, concours administratifs, Écoles Normales Supérieures) ou débudent un cursus de sciences humaines en faculté, ils y trouveront une synthèse de l'histoire mondiale, européenne et française depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, décrivant un intervalle entre la première mondialisation de l'ère contemporaine (1870-1914), et la seconde (depuis les années 1980).

Les deux époques se ressemblent par bien des aspects : l'ouverture aux échanges mondiaux permet une convergence économique, favorise l'émergence de nouvelles puissances, nourrit le rêve, optimiste, d'un cosmopolitisme, d'une culture mondiale sublimant les civilisations cloisonnées héritées du passé. Les découvertes scientifiques semblent s'accélérer, les cycles de l'innovation se raccourcir, suscitant des passions contraires, entre rêves d'immortalité et peurs irrationnelles. Le monde qui se dessine, en 1870 comme en 1991, est multipolaire, mais les institutions multilatérales héritées du passé semblent affaiblies, incapables d'éviter le désordre et les conflits potentiels, inefficaces en somme pour déjouer le « piège de Thucydide » (Graham Allison). Les deux époques voient s'imposer une lecture libérale de l'histoire, promouvant la société de marché, seule capable de faire fructifier les dividendes de la paix. Cette apologie d'un monde en mouvement, forcé de se transformer, de se libérer de son passé, est contestée par les forces nationalistes et impériales qui se tournent souvent vers un passé mythifié, une histoire essentialisée, figée, avec des peuples qui se cherchent un ennemi pour justifier leur militarisation et parachever leur unité nationale. Les grandes religions, bouleversées par cette rencontre avec la modernité, redéfinissent leur relation au politique et leurs missions sociales. Cette grande transformation, déstabilisante, provoque chez quelques-uns un regain de nihilisme.

Entre ces deux mondialisations, le XX<sup>e</sup> siècle fut celui des excès et des extrêmes, et en même temps des avancées les plus folles : à son passif, on inscrira les crises économiques majeures et les guerres mondiales, les totalitarismes fous, engagés dans une course à la destruction qui s'incarna tour à tour dans les génocides et dans la fuite en avant nucléaire ; à son actif, on retiendra les formidables progrès en matière de santé, de confort, la « levée d'écrou » (Léopold S. Senghor) des anciennes colonies et l'incroyable épopée de la construction européenne, commencée cinq ans à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Le XXI<sup>e</sup> siècle a maintenant vingt ans, et entre dans l'âge adulte : en 2001, alors que la presse interrogeait la montée en puissance des BRIC face à l'hyperpuissance américaine, des avions détournés par quelques terroristes islamistes fondaient sur le Pentagone et pulvérisaient les tours du World Trade Center, faisant voler en éclat le rêve né avec la chute de l'URSS de la victoire de la démocratie de marché. Les jeunes auxquels ce livre est destiné n'ont pas vécu ces événements, mais ils ont conscience qu'ils s'inscrivent dorénavant dans la grande histoire. L'insouciance a laissé place à une inquiétude, face au retour du tragique de l'histoire : les guerres qui embrasent le Moyen-Orient et le Sahel, l'impérialisme chinois, les crises en chaîne (financières, et aujourd'hui sanitaires), et le déclin de l'Occident sont autant d'indices d'une grande mutation, d'un basculement de l'histoire du monde d'un océan mondial (l'Atlantique)

à l'autre (le Pacifique). « L'indopacifique » sera peut-être un terrain d'affrontement majeur du XXI<sup>e</sup> siècle, le champ d'une nouvelle guerre froide, à moins que la Chine et les États-Unis ne parviennent à un modus vivendi autour d'une nouvelle gouvernance mondiale.

Pour saisir les grandes lignes de faille de cette tectonique historique, nous avons donné une place importante au récit des faits et à leur interprétation. Chaque chapitre s'ouvre sur une introduction qui pose la problématique et se termine par une chronologie synthétique. Les acteurs principaux sont mis à l'honneur par une petite biographie. Et les notions essentielles sont définies au fil du texte et replacées dans leur contexte. Mais surtout, nous avons à cœur de mettre à l'honneur les historiens dont les travaux, de manière parfois contradictoire, ont contribué à éclairer la compréhension des événements. Car on ne saurait embrasser un cursus en sciences humaines sans s'être posé la question de la fonction de l'historien dans l'écriture de l'histoire. Les bibliographies en fin de chapitre permettront aux curieux d'approfondir les références rencontrées au fil du texte.

Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire* (1971) affirme : « les historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur ; l'histoire est un roman vrai. » L'historien distingue dans la chaîne des faits anodins des événements. Ceux-ci, étymologiquement, surviennent, apparaissent immédiatement avec plus d'aspérité, ouvrent une brèche dans le temps, jaillissent devant lui comme pour bâtir un pont entre passé et présent, révèlent les défis que les hommes doivent relever en société. En bon artisan, l'historien opère donc une sélection dans la matière première que ce passé lui offre, et tisse un canevas, un récit, pour donner un sens, un ordre, une raison, à ce qu'il considère assez extraordinaire pour retenir son attention. Cette sélection n'est jamais aléatoire : à force d'observation, ces faits lui paraissent naturellement s'assembler, comme noués par un fil invisible encore. À mesure qu'il avance dans sa réflexion, que ses intuitions se confirment ou s'effondrent, il recompose partiellement son ouvrage. En ce sens, l'histoire est bien un « roman vrai », un manuscrit constamment réécrit par les chercheurs qui se succèdent et disposent, parfois de nouvelles archives, parfois de nouvelles questions à poser aux sources déjà étudiées. En bon romancier, l'historien choisit une galerie d'acteurs, établit les liens noués entre eux, considère leur psychologie. Il reconnaît à chacun une part de mystère, de libre-arbitre, et, humblement, doit garder à l'esprit que ce qui a été, aurait pu être autrement, ou ne pas être ; qu'il doit se garder de juger, de distribuer bons et mauvais points, au risque de commettre des anachronismes, ou de verser dans le relativisme : même lorsqu'il étudie le monde contemporain, l'historien sait que ses valeurs (et parfois ses préjugés) sont un prisme déformant le passé, que sa représentation du monde diffère de celle de ses aïeux. Un récit historique, donc, questionne toujours l'homme, prisonnier de son temps, comme nous rappelle Marc Bloch dans *Apologie pour l'histoire* (1943) : « le bon historien, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire de la chair humaine, il sait que là est son gibier ». L'historien pose toujours, d'une manière ou d'une autre, les questions que son époque lui souffle. Parmi ses qualités figure en tête l'imagination. Georges Duby ne s'y trompe pas, quand il nous dit, dans *L'Europe au Moyen-Âge* (1979) : « Imaginons. C'est ce que sont toujours obligés de faire les historiens. Leur rôle est de recueillir les vestiges, les traces laissées par les hommes du passé [...]. Mais ces traces [...] sont légères, discontinues. [...] Sur elles, une armature peut être bâtie, mais très frêle. Entre ces quelques étais demeure béante l'incertitude ».

Voilà pourquoi différents récits historiques peuvent se nouer, coexister, diverger, s'entremêler, autour d'un même événement. Avant d'être enseignée, l'histoire a dû accomplir ce long travail de co-écriture, de validation par les pairs, pour que subsistent seulement les récits vraisemblables, les moins lacunaires. Antoine Prost, dans sa dernière leçon à ses étudiants de la Sorbonne,

refuse pourtant de réduire l'historien à un simple romancier, car celui-ci « ne laisse pas son imagination travailler librement. [...] L'histoire est imagination et contrôle de l'imagination par l'érudition. » (*Vingtième siècle*. Revue d'histoire, janvier-mars 2000). En effet, l'historien s'abrite derrière des connaissances, et une méthode, patiemment acquises, et transmises par ceux qui l'ont précédé dans cette voie; au bord de ce chemin, défriché par ses maîtres, il peut s'orienter, grâce à des balises : archives, témoignages, documents, toutes sortes de vestiges du passé, qu'il confronte, compare, rapproche, pour reconstituer le puzzle, en sachant que son travail est vain, qu'il lui manquera toujours les dernières pièces pour compléter l'ouvrage. Ainsi que le rappelle Pierre Nora (*Les lieux de mémoire*, t. 1, 1984), l'histoire est « une reconstruction toujours problématique et lacunaire du passé ».

Ces incertitudes, ces lacunes, sont prétextes à récupération. L'histoire a maintes et maintes fois été travestie. Dans notre pays, l'État a construit la nation, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, autour d'un récit mobilisateur réservant à la France, aux Français et au français une place particulière, dans la chrétienté, en Europe et même dans le monde. Souvent prisonnière de cet imaginaire, l'histoire a mis bien longtemps à s'émanciper du pouvoir établi, celui de la monarchie, celui de l'Église, celui de la République. Ce combat n'est d'ailleurs jamais complètement gagné, et requiert une constante vigilance. En 2005 par exemple, dix-neuf historiens fondaient le collectif « Liberté pour l'histoire », pour témoigner leur inquiétude, face aux lois mémorielles, et face à la judiciarisation de l'histoire. D'autres dangers guettent l'historien, notamment s'il s'intéresse au temps présent. Il est pris entre le marteau et l'enclume des mémoires conflictuelles du passé, passionnées, partisans, construites par des individus et des groupes particuliers, brandissant une identité réduite à « l'assignation collective à un groupe ». (Pierre Nora, *Recherches de la France*, 2013).

Cette passion française autour de l'histoire est curieuse : les identités particulières et les grands récits collectifs ne sont pas exclusifs, ainsi que l'explique magistralement Mona Ozouf en racontant son enfance bretonne dans *Composition française* (2010) : en décrivant la figure de sa grand-mère, ombrageuse et protectrice, « reine de la maison, pleinement consciente de sa souveraineté », après la mort de son père, fauché dans la force de l'âge, elle donne à voir la rencontre fructueuse entre la mémoire familiale, dont sa mère et sa grand-mère sont les gardiennes, et l'histoire apprise à l'école : « je n'avais [...] à aucun moment le sentiment d'écouter une histoire truquée. C'était seulement une autre histoire, et ni là ni ici je ne demandais d'explication ». Elle nous invite à refuser l'opposition entre l'universel et le particulier, la relégation des mémoires familiales et régionales, car la passion de l'uniformité mène tout droit à l'intolérance et à la violence. Selon elle au contraire, la reconnaissance de la pluralité des identités qui constituent un individu est le talisman le plus efficace contre le repli communautaire. Ainsi que le rappelle dans le titre de cet avant-propos Patrick Boucheron, l'histoire est distance, et donc apaisement; tout en refusant l'oubli, l'amnésie, l'historien prend garde de ne pas attiser les tensions. Conscient de sa responsabilité, il cherche à échapper aux passions de son époque, à la servitude de l'instant, et ne cesse de rappeler la différence des temps. Résistant à l'émotion et à une demande sociale trop pressante, il rappelle que sa discipline est un jeu d'échelles et de temporalités imbriquées. Pour Fernand Braudel, l'événement n'est que la surface de la tectonique historique. Son mouvement obéit à une cinétique plus profonde, celle du temps long des civilisations, où chaque individu est l'héritier des générations passées. Braudel liait ce temps long aux contraintes du milieu naturel et de la géologie. L'événement est la plus petite pièce de cette poupée gigogne de la temporalité. Pour le saisir dans sa totalité, l'historien ne peut enfin se contenter du surplomb. Il doit descendre au ras du sol, observer la singularité du local, s'intéresser aux individus pris dans de petites communautés, tantôt solidaires, tantôt

fracturées. Comme le fient, Carlo Ginzburg, avec son meunier du Frioul, Giovanni Levi, avec son exorciste piémontais, ou Emmanuel Le Roy Ladurie, avec ses héros du carnaval de Romans. L'historien aide à comprendre le passé, en administrant des preuves de ce qu'il avance pour aider au débat. Alors que les populismes profitent de la défiance dans les institutions et n'hésitent pas à manipuler les faits en utilisant les réseaux sociaux comme caisse de résonance... alors que les intégrismes de toutes obédiences cherchent à faire triompher par la terreur le dogme sur la raison... nul doute que l'historien aura dans les décennies à venir un rôle éminent à jouer pour démêler les faits, déconstruire les idéologies et préserver ce que nous avons en commun.

## Introduction générale

# L'Europe et le monde en 1914

*« Trois grands mouvements ont affecté le monde de manière spectaculaire au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Un élargissement : les Amériques et les Balkans sont désormais et pour longtemps au cœur de l'histoire. Une concentration : aux entreprises éparpillées ont succédé États, cartels et trusts tout-puissants. [...] Un retournement social : les privilégiés ont d'abord laissé la place aux bourgeois qui sont, à leur tour, menacés [...] : les techniciens ont entre leurs mains les conditions du progrès et de la vie quotidienne; les socialistes contrôlent les prolétaires. Les cartes sont donc redistribuées. »*

Marc Ferro, *La Faucille et le Drapeau, Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Plon, 2011.

*« Il est peut-être difficile de peindre à la génération actuelle, qui a été élevée dans les catastrophes, les écroulements et les crises, pour laquelle la guerre a été une possibilité permanente, attendue presque quotidiennement, l'optimisme, la confiance dans le monde qui nous animaient, nous, les jeunes, depuis le début de ce siècle. Quarante années de paix avaient fortifié l'organisme économique des pays, la technique avait accéléré le rythme de l'existence, les découvertes scientifiques avaient empli de fierté l'esprit de cette génération ».*

Stefan Zweig (1881-1942), *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Belfond 1982.

## L'essentiel

À la veille du grand embrasement européen de 1914, acte de naissance douloureux du xx<sup>e</sup> siècle, l'Europe croit dominer le monde. Son hégémonie semble totale : sur le plan économique, elle détient l'essentiel de l'or mondial, possède les monnaies les plus fortes, l'industrie la plus développée, et malgré des disparités régionales son agriculture se modernise rapidement. Sur le plan culturel, elle produit l'essentiel du savoir scientifique, monopolise les prix Nobel et dispose des meilleures universités. Ce sentiment de supériorité la conduit à vouloir civiliser les peuples ultra-marins, dans le cadre d'une vague de colonisation bien plus poussée que celle entamée par les Ibériques au xv<sup>e</sup> siècle. Sur le plan politique, elle fait également figure de laboratoire de nouvelles formes institutionnelles : l'impérialisme s'exprime en dehors d'Europe, au moment même où les empires européens déclinent ; l'Empire ottoman, « homme malade de l'Europe », comme l'Autriche-Hongrie, sont fragilisés par les nationalismes balkaniques. La transition de l'empire à l'État, étudiée par Bertrand Badie dans *La Fin des territoires* (1995), est entamée. L'heure est à la sacralisation de la frontière, enveloppe d'un État pour lequel on se sacrifie. Cet État s'incarne aussi bien dans des démocraties libérales (républiques, monarchies parlementaires) que dans des régimes autocratiques (Europe médiane, Russie). Partout cependant les libertés semblent progresser : le servage est aboli par Alexandre II en Russie en 1861, le droit de vote s'étend et est même octroyé aux femmes en Finlande en 1906...

Dans l'ombre de cette arrogante Europe émergent des challengers ambitieux, les pays neufs : parmi eux les États-Unis réservent leur impérialisme à leur « chasse gardée » (doctrine Monroe de 1823) et le Japon de l'ère Meiji (1868-1912) à l'Asie orientale (Corée, Chine).

Les signes de fragilité semblent pourtant, avec le recul, patents : premières défaites contre des peuples extra-européens (les Français au Mexique en 1861, les Italiens contre les Éthiopiens de Ménélik II à Adoua en 1896, les Russes contre les Japonais en 1905) ; peurs récurrentes du déclin démographique, que l'on retrouve de Jules Ferry à Adolf Hitler. Essoufflement économique aussi avec la Grande Dépression, et ce malgré le regain des années 1896-1914, soutenu en partie par la militarisation irrationnelle des « sociétés impériales » européennes (Christophe Charle). Les signes d'inquiétude aussi semblent patents : succès des théories racistes et eugénistes (Arthur de Gobineau), multiplication des pogroms (Russie) reflet d'un antisémitisme assumé, y compris dans les démocraties (France de l'affaire Dreyfus). Surtout, les conflits intestins liés à la volonté de domination de l'Asie recomposent des alliances et enclenchent un engrenage guerrier.

- ➔ L'Europe domine-t-elle toujours le monde en 1914 ?
- ➔ Cette volonté de domination des Européens, notamment sur l'Asie et l'Afrique, ne crée-t-elle pas de nouvelles menaces sur la paix ?
- ➔ L'Europe est-elle toujours en 1914 un « phare » pour les arts, la culture et les élites du monde entier ?

### Chronologie indicative

- **1814-1815** : congrès de Vienne qui réorganise les relations diplomatiques et les frontières européennes à la fin de l'épopée napoléonienne.
- **1873-1896** : krach de Vienne et Grande Dépression.
- **1884-1885** : conférence de Berlin et partage des aires commerciales du bassin du Congo et du Niger qui aboutit à de nouveaux tracés frontaliers en Afrique.
- **1894-1906** : affaire Dreyfus en France (l'article *J'accuse* de Zola paraît en 1898).
- **1896-1914** : « **Belle Époque** », ainsi nommée par les contemporains après la **Grande Guerre**.
- **1898** : crise de Fachoda entre les Français et les Anglais au Soudan, pour le contrôle d'une aire de passage stratégique.
- **1899 et 1907** : deux premières conférences de La Haye pour la préservation de la paix et le désarmement, statuant également sur le sort des prisonniers de guerre.
- **1889 et 1900** : Expositions universelles en France, qui consacre la « Ville-Lumière » et sa Tour Eiffel (1889) et le métropolitain (1900).
- **1904** : signature de l'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre.
- **1905** : loi de neutralité, séparant des Églises et de l'État en France.
- **1905** : les Japonais obtiennent le sud des îles de Sakhaline après leur victoire sur les Russes à Tsushima et la signature du traité de Portsmouth.
- **1905-1911** : double crise de Tanger et d'Agadir opposant la France et l'Allemagne, et aboutissant à la cession à l'Allemagne du Cameroun français contre la reconnaissance du protectorat français sur le Maroc.
- **1914** : l'Allemagne suspend la convertibilité de sa monnaie en or.

## I. L'hégémonie britannique et la *pax britannica* chahutées par l'Allemagne et les États-Unis

L'Europe, du congrès de Vienne (1815) aux années 1860, connaît une ère de paix et de prospérité sans précédent. Les puissants d'Europe s'entendent à la fin des guerres napoléoniennes pour préserver un statu quo et favoriser les échanges commerciaux. Ils veulent également préserver ce doux commerce pacificateur en maintenant ce concert européen. Contrairement à ce qui se passe un siècle plus tard à Versailles (1919), les vaincus sont associés à cette concertation sur l'Europe future.

## A. Une croissance naturelle maîtrisée, une croissance urbaine exponentielle

**La demande intérieure de ces pays est stimulée par une démographie particulièrement dynamique**, même si les différents pays européens entament leur transition démographique à des rythmes variables. Vers 1900, la planète compte environ 1,6 milliard d'habitants et l'Europe regroupe 25 % de l'humanité, plus que la Chine (environ 20 %) et que l'Inde (environ 15 %). Les quatre États les plus peuplés du continent sont alors la Russie d'Europe (103 millions d'habitants), l'Allemagne (53), la France (39) et le Royaume-Uni (38). La vitalité démographique des pays neufs inquiète déjà ; les États-Unis comptent 76 millions d'habitants, le Japon, 45. Pourtant, la part relative de l'Europe a augmenté dans la population mondiale depuis 1850.

**L'Europe est aussi le continent qui s'est urbanisé le plus vite**, puisque Londres (6,6 millions d'habitants) et Paris (2,7 millions) occupent réciproquement la première et la troisième place au classement des villes les plus peuplées en 1900. L'urbanisation demeure globalement minoritaire alors. Les ruraux restent largement majoritaires en Russie (80 %), en Italie (52 %), en Hongrie. L'Europe voit pourtant la part des citadins gonfler sous l'effet d'un exode rural stimulé par les crises agricoles, frumentaires (« patate famine » irlandaise après 1845) ou viticoles (crise du phylloxéra de 1863 à 1890 environ) : en 1914 seuls 25 % des habitants de la planète vivent dans des agglomérations de plus de 5 000 habitants. Mais en 1911, déjà près de 75 % des Anglais vivent en ville, 60 % des Allemands et 44 % des Français. Partout la révolution ferroviaire a stimulé l'exode rural : en Allemagne où le Zollverein a conduit à une unification du territoire par le réseau ferré ; en Russie où l'épargne française investie dans les bons du trésor russes finance notamment le transsibérien (dans les années 1890). En France où le plan Freycinet (1878-1884) parachève l'unification politique en reliant par des voies ferrées préfectures et sous-préfectures. Comme le montre Eugen Weber, ce train scelle « la fin des terroirs », participe à la politisation des masses en faisant circuler les journaux, que les abonnés retrouvent souvent au café du village.

**L'urbanisation est plus souvent le corollaire de l'industrialisation.** Elle rend possible le passage du *domestic system*, caractéristique de la proto-industrie, à l'usine. L'industrialisation fait de l'Europe un « Prométhée libéré », pour reprendre l'image retenue par l'historien David Landes, lui permettant de « dominer avec assurance le monde, par ses capitaux, par ses techniques », comme l'explique Jean-Pierre Rioux (1989). Les villes européennes se modernisent pour faire face aux grandes épidémies de la malpropreté comme le choléra. À Paris, les travaux coordonnés par le baron Haussmann sous le Second Empire permettent la construction d'un réseau d'égouts et d'adduction d'eau potable, répondent aux injonctions des hygiénistes, les taudis sont détruits, la voirie élargie et pavée. Les parcs se multiplient (Montsouris), les enceintes tombent, les infrastructures productrices de nuisance (gares, cimetières), sont repoussées loin des centres-villes.

**Domestic system (ou proto-industrie) :** système étudié par l'historien Franklin Mendels, mettant à contribution les ruraux dans l'artisanat ; des marchands fabricants apportent la matière première et l'outil de travail aux travailleurs ruraux, qui produisent en échange d'un salaire, et se chargent ensuite de la commercialisation.

**Le dynamisme démographique pousse également aux migrations**, qui transportent hors du Vieux Continent la mentalité européenne : entre 1800 et 1913, 40 millions d'Européens ont quitté le continent, 25 millions pour les seuls États-Unis. La plupart des gouvernements